

Albert Camus, le goût de la révolte

Étude ▪ Laurent Pirnay ▪ Octobre 2015



CENTRE D'ÉDUCATION POPULAIRE
ANDRÉ GENOT
rue de Namur 47 • 5000 Beez
T. 081/26 51 52 • F. 081/26 51 51
cepag@cepag.be • www.cepag.be

Préface

Nous vous proposons ici un itinéraire particulier celui d'un passionné d'Albert Camus qui va retracer et décrire les perceptions qu'il a gardées des nombreuses lectures de cet auteur.

Un parcours particulier qui vous amènera, nous l'espèrerons, aux questions philosophiques de l'existence de l'homme dans ses possibles révoltes et dans ses positionnements politiques.

L'auteur, Laurent Pirnay est actuellement responsable politique au sein de la CGSP (services publics) - FGTB. Changer le monde est, pour lui, un facteur déterminant dans sa vie de militant et de citoyen. Les injustices, les rapports sociaux difficiles, l'évolution économique et sociale de nos sociétés amplifient sa volonté de dénoncer les servitudes imposées par les grands et les puissants au nom du libéralisme.

Camus, pour Laurent est le levier qui a déterminé son regard critique et politique et sa volonté de dénoncer inlassablement l'asservissement des hommes.

Anne-Marie Andrusyszyn,
Directrice du CEPAG

Introduction

Les célébrations du centième anniversaire de la naissance d'Albert Camus furent l'occasion de me replonger dans les notes prises au fil de mes lectures. L'envie me prit de les remettre au net, de les ordonner et peut-être aussi de les compléter.

C'est une sensation particulière de redécouvrir ses réflexions d'adolescent, de refaire, à travers ces quelques carnets, le parcours d'une vingtaine d'années.

L'idée de rédiger un texte sur Albert Camus n'est pas récente. Depuis longtemps, le titre en était fixé : « *Albert Camus, de Sisyphe à Prométhée : itinéraire d'un juste* ». Cependant, la page restait irrémédiablement vierge. Probablement me manquait-il le courage d'oser écrire sur un sujet traité à maintes reprises et, à n'en point douter, bien mieux que je n'étais en mesure de le faire. Tant de livres, tant d'articles ont été écrits sur Albert Camus, son œuvre, sa vie, sa philosophie…

Et puis, je dois l'avouer, j'ai peu de goût pour la philosophie, à tout le moins pour la réflexion pure. Elaborer des systèmes m'importe peu et lire ceux des autres m'importe encore moins. Faire des liens entre deux auteurs, en chercher les points de divergences et ceux sur lesquels ils s'accordent, en déceler les nuances subtiles n'est pas un exercice dont je raffole. Philosopher, ce n'est pas élaborer de grandes théories qui ne deviendront jamais des pratiques. Philosopher ce n'est pas se gargariser de concepts, de notions et d'abstractions.

Pour moi, la philosophie, la vraie, est celle qui s'applique au quotidien, celle qui se vit, celle qui ne permet pas seulement de penser l'action mais qui donne les moyens, les outils, pour agir. Philosopher c'est se donner une pratique, c'est élaborer un cadre d'analyses qui permet, au quotidien, de guider nos actions.

Bien qu'incapable d'écrire un quelconque article sur la philosophie d'Albert Camus, j'étais tout à fait en mesure d'écrire en quoi la lecture de cet auteur a eu une influence sur l'évolution politique du jeune homme que j'étais lorsque j'ai lu, il y a près de 20 ans, « L'homme révolté ».

Ne rien écrire de neuf, mais écrire quelque chose d'unique mais aussi de tellement banal. Unique car il s'agit d'une lecture personnelle d'Albert Camus, l'expérience que j'ai vécue au travers de la lecture de cette œuvre.

Banal car nous avons tous vécu des moments, des rencontres qui se sont révélés fondateurs, et qui ont participés à faire de nous ce que nous sommes !

Les sources de l'œuvre : son enfance

Il y a peu, une connaissance postait sur sa page Facebook une citation d'Albert Camus avec laquelle il avouait ne pas être en accord. Camus y affirmait que « *la pensée d'un homme est avant tout sa nostalgie* ». Il a, à la fois tort et raison. Cette citation est trop générale pour être vraie, mais n'est-ce pas le propre des citations que de manquer de nuance pour mettre rapidement en avant une réflexion.

En ce qui concerne Camus, cette citation fait sens. La pensée de Camus se construit dans son enfance, toujours il y revient.

Camus accorde toute son œuvre à une source UNIQUE qu'est son enfance.

Cette omniprésence de son enfance tout au long de son œuvre - les premiers écrits dates de 1937 et 1939 (L'envers et l'Endroit et Noces) jusque le roman littéralement infini du Premier Homme dont on retrouvera le manuscrit à quelques mètres de son corps sans vie - s'explique par une volonté de rester fidèle à ses origines, à sa mère, à la misère de la rue Belcourt, à ses copains, au soleil d'Algérie, à son instituteur… Bref à tout ce qui a fait qu'Albert est devenu Camus !

En 1958, 2 ans avant sa mort, Camus préface une nouvelle édition de « *L'envers et l'endroit* »[1], recueil de nouvelles écrites à l'âge de 22 ans.

Certes, il reconnait les maladresses littéraires de ce recueil, pourtant il ajoute que malgré cela la valeur de ce « *petit livre* » est pour lui considérable.

Camus dit : « *Chaque artiste garde ainsi, au fond de lui -, une source unique, qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit (…) Pour moi, je sais que ma source est L'ENVERS ET L'ENDROIT, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. (…) Pour combler une indifférence naturelle, je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout. Changer la vie oui, mais non le monde dont je faisais ma divinité* ».

Cette enfance est la source qui alimentera toute sa vie son œuvre mais surtout son action politique.

Il est difficile de parler de l'enfance de quelqu'un, il s'agit en effet d'une période particulière dans la vie d'un Homme. C'est le moment où l'on pose les bases, les fondations mais c'est aussi une époque où l'on pense en noir et blanc, c'est beau/c'est laid, je t'aime/je t'aime pas, il est gentil/il est méchant… C'est une époque sans demi-mesure… Une époque qu'un adulte ne peut plus appréhender. Sortir du monde des enfants nous condamne à ne plus jamais y retourner. Combien de parents ne se sont jamais dit, en regardant leur enfant, « j'aimerais savoir à quoi il pense et comment il voit le monde ! ». C'est peut-être cela aussi cette nostalgie dont parle Camus, le sentiment d'avoir perdu quelque chose sans être en mesure de savoir quoi. Toujours dans « L'envers et l'endroit », Camus paraphrase Proust[2] et affirme que « *s'il est vrai que les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus* », il compare le souvenir à « *un*

[1] Albert Camus, L'envers et l'endroit, Gallimard, Folio essais n°41
[2] « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus », in Proust, Les temps retrouvés

émigrant (qui) *revient dans sa patrie* ». Mais, contrairement à Proust, Camus ne tente pas, par la littérature, de retrouver des sensations enfouies. Il cherche, en revenant sans cesse à son enfance, à faire preuve de fidélité !

Albert Camus nait donc le 7 novembre 1913 à Mondovi, il est le second enfant de Lucien Camus, ouvrier agricole et de Catherine Sintes, une jeune servante d'origine espagnole.

Peu de temps après sa naissance, le 28 juin 1914, l'Archiduc François-Ferdinand est assassiné à Sarajevo. L'Autriche déclare la guerre à la Serbie. Cela marque le début de 31 ans de conflit mondial dont Lucien Camus sera une des premières victimes.

Mobilisé très tôt sous l'uniforme de Zouave, Lucien Camus est blessé à la tête par un éclat d'obus dès la mi-août. Le 30 de ce même mois, il écrit à Catherine, il la rassure, lui dit que tout va bien, et lui demande d'embrasser les enfants de sa part. Il n'évoque pas sa blessure, à quoi bon tracasser inutilement celle qu'il aime.

Quelques jours plus tard, il lui fait parvenir un autre message lui annonçant qu'il est à l'infirmerie de Saint-Brieuc, lui dit de ne pas s'inquiéter car, par les temps qui courent, l'infirmerie est plus sûre que le champ de bataille. Il embrasse de nouveau ses fils, ne dit toujours rien sur son état de santé.

Quelques mots, les derniers : « *Reçois, ainsi que les enfants un gros baiser et le bonjour des amis. La santé et les nouvelles sont très bonnes. Pas de mauvais sang.* »

Le mensonge peut être un acte d'Amour, peut-être le plus difficile car, en plus de sonner comme une trahison, il isole celui qui ment, l'éloigne un peu de la personne qu'il aime. Il lui ôte la possibilité d'assumer à deux l'adversité, de trouver du réconfort.

En réalité, Lucien dicte la lettre à un ami, car l'évolution de sa blessure le prive de la vue. Catherine ne se rendra pas compte de la supercherie, elle ne sait pas lire !

Il fait écrire la lettre, elle la fera lire. Triste histoire.

Il mourra peu de temps après.

L'annonce de la mort de son mari la laissera, au sens propre, sans voix. Catherine devient quasi-muette, victime de ce qui semble être une attaque due au choc. Comble de cynisme, l'armée lui fera parvenir l'éclat d'obus qui a tué son mari.

J'emploie les prénoms pour parler d'eux, car les « petites gens » sont bien trop souvent considérées comme portion congrue par un système qui les broie, les utilise, les font suer, saigner et mourir. Par un système qui les exploite !

Le fait de donner leur prénom n'est pas innocent, il s'agit d'un parti pris que j'assume, d'une appartenance que je revendique !

Quand une femme reste sans voix avec deux orphelins, c'est plusieurs vies qui se trouvent irrémédiablement changées, bouleversées sans raisons car il n'y a pas de raison, pas plus que d'excuse, pour envoyer des millions d'hommes à la mort. Pour l'état-major c'est seulement un matricule qui disparait, en l'occurrence le matricule 17032.

Catherine se retrouve seule avec deux enfants, affaiblie et sans aucune ressource. Elle va donc partir vivre à Alger, chez sa mère. Herbert Lottman, un des biographes de Camus, décrira la grand-mère en ces termes « *c'était une femme dure, aigrie par la mort précoce de son mari (…) elle dirigeait la maisonnée avec une poigne de fer, en fait avec un nerf de bœuf dont elle fouettait régulièrement et vigoureusement les deux jeunes garçons. La mère restait le témoin passif de ces coups, prisonnière de sa fatigue, de la peur que lui inspirait sa mère et de son impuissance à s'exprimer directement.* »

Camus mentionne, dans une de ses nouvelles, que tout au plus Catherine implorait sa mère de ne pas frapper les garçons à la tête.

Et pourtant de son enfance, Camus dira plus tard qu'elle fut heureuse.

Le plaisir que procurent la chaleur du soleil, le rafraichissement d'une baignade sur la plage de Tipasa. La beauté d'un paysage, le plaisir d'un match de foot dans les buts du Racing club Algérois, permettent à Camus d'être heureux. Ces moments illuminent sa vie, il jouit de ces moments, simples, qui rendent la pauvreté supportable même si jamais acceptable.

L'absence d'un père qui dit ne pas lui avoir manqué mais qu'il cherchera toute sa vie comme le confirme le roman inachevé le « premier homme ». Ce père qu'il pleure lorsqu'enfant, son instituteur (Louis Germain), termine la lecture des Croix de bois de Roland Dorgelès. Ce père dont il découvrira la tombe en 1957, et s'apercevra que l'homme enterré à ses pieds, son père, est un jeune homme et que Camus en cet instant est plus vieux que son père.

L'amour d'une mère, amour presque à sens unique, mais amour passionné.

Voilà, selon moi les quelques éléments qui permettent d'éclairer cette nostalgie d'Albert Camus et ce lien fort à l'enfance.

Les rencontres déterminantes

Evoquer Camus et les éléments importants de sa biographie ne peut se faire sans parler des rencontres qui ont jalonnés sa vie.

Je me contenterais de celles qui eurent un impact dans l'évolution de l'auteur de la Peste, à savoir l'instituteur Louis Germain, le professeur Jean Grenier, la maladie et … le Parti Communiste.

Orphelin, pauvre, la vie de Camus était toute tracée. Un peu d'école primaire, jusqu'en CM2, année qui donne droit à un certificat d'étude et puis travail à la cartoucherie, ou au port comme tous les enfants pauvres d'Alger. Mais voilà, cette année-là, le CM2 est confié à Louis Germain, instituteur de la IIIème république, laïque, amoureux des lettres, lecteur de la « Libre-pensée », ancien combattant de la

Première guerre mondiale. Cet homme sera, pour Camus, plus qu'un substitut au père absent, c'est cet homme qui est à l'origine de cette autre vie à laquelle Camus n'aurait pu avoir accès.

Dans le premier Homme, roman autobiographique, l'écrivain s'exprime avec ces mots :

« *Jacques (i.e. Albert Camus) ne l'avait jamais oublié, comme si n'ayant jamais réellement éprouvé l'absence d'un père qu'il n'avait pas connu, il avait reconnu cependant inconsciemment, étant enfant d'abord, puis tout au long de sa vie, le seul geste paternel, à la fois réfléchi et décisif, qui fut intervenu dans sa vie d'enfance. Car (poursuit-il), Mr Bernard (i.e. Louis Germain) son instituteur (…) avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant (…) et il l'avait modifié en effet* ».

Camus est premier de classe en français, son instituteur sait qu'en tant que pupille de la nation il pourrait bénéficier d'une bourse pour poursuivre ses études. L'instituteur prépare 4 de ses élèves au concours, mais lorsqu'il faut l'accord de la famille pour y participer, Camus découvre le poids de la pauvreté. Ces 3 camarades ont obtenu l'accord sans problème, mais la grand-mère considère qu'ils sont trop pauvres pour envoyer l'enfant poursuivre ses études. Ils auraient bien besoin d'un salaire supplémentaire à l'instar de celui que ramène Lucien, le frère aine d'Albert, qui travaille depuis un an comme coursier pour 20 francs la semaine. 20 Fr immédiatement remis à la grand-mère.

Tiraillé entre sa grand-mère et son instituteur, Camus ne sait quoi penser. Louis Germain lui fera comprendre que sa mère et sa grand-mère n'ont pas tort de penser à l'argent qu'il pourrait gagner. Il lui explique que lui non plus n'a pas tort de penser à son avenir, que cela n'est pas de l'égoïsme.

Louis Germain débarquera donc à l'appartement de la rue Belcourt, découvrira un état de dénuement que ne laissait pas deviner les vêtements des enfants. Après une heure de discussion et les mots justes de l'instituteur, la grand-mère autorise Albert à poursuivre ses études. En ramenant l'instituteur à la porte, la grand-mère saisi son petit-fils par la main. Dans le Premier Homme, Camus écrit : « *et pour la première fois elle lui serrait la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée. « Mon petit disait-elle, mon petit »* ».

Camus réussira les examens d'entrée au Lycée. Une nouvelle vie, en terre ennemie. A la communale, tous étaient logés à la même enseigne. Tous les élèves étaient comme Camus, la pauvreté lui paraissait être l'air de ce monde. Au lycée, il connut la comparaison. Ses vêtements sont rapiécés, pas ceux de ces condisciples. Ses chaussures sont usées, pas les leurs. Ils jouent tous au foot mais certains avec des balles en cuir. Ils lisent tous mais certains ont des livres chez eux et, lorsqu'ils se disputent et s'insultent comme le font les enfants, Camus se voit traité de pouilleux ou de voyou.

C'est au Lycée qu'il rencontre une deuxième personnalité marquante : Jean Grenier. C'est ce dernier qui détermine la vocation d'écrivain d'Albert Camus ou plutôt la lecture du livre « les Iles » dont l'auteur n'est autre que son professeur. C'est après la lecture de ce livre que Camus comprend que les belles choses qu'il aime, sont périssables et qu'il faut donc les aimer désespérément, avec passion. « Les Iles, dira-t-il, venaient de nous initier au désenchantement, nous avions découvert la culture ». C'est grâce à Grenier qu'il découvre Tolstoï, Dostoïevski, Pascal ou encore Nietzsche…

C'est à cette époque que Camus découvre que la littérature peut être un outil de lutte. Le prestige littéraire peut être le moyen d'offrir la culture à ceux qui en sont privés. Il ne s'agit plus d'étudier pour avoir un métier et donc un salaire, il s'agit de s'emparer d'un instrument de pouvoir au bénéfice de ceux qui en ont besoin. Les similitudes avec Gramsci ne sont pas loin.

D'abord initiateur, Grenier deviendra un accompagnateur fidèle, amical et attentif. C'est à lui que Camus dédiera, plus tard, « l'homme révolte » et, on ne peut que penser à cet ouvrage quand, en 1957, Jean Grenier écrira « *La révolution qui n'est plus animée d'un esprit de révolte, c'est-à-dire d'un idéal de justice, risque de saper son propre fondement* ». Le maître reprend les idées de son élève, la boucle est bouclée !

C'est également Grenier qui conseilla à camus de s'inscrire au Parti communiste (PC).

Je ne sais toujours pas ce qui a pu pousser Grenier, auteur d'un livre dont le titre est déjà tout un programme : « *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* »[3] (publié en 1938) à amener Camus à prendre sa carte du PC.

En effet, dans cet ouvrage, on peut y lire un réquisitoire cinglant contre le marxisme, ou pour être plus exact, contre le marxisme érigé en dogme.

Ainsi, je cite : « *Peut-on être convaincu de la nécessité et de la bienfaisance de ce que l'on appelle en gros le socialisme ? OUI. Est-on forcé d'être marxiste ? NON Peut-on admettre une politique d'extrême gauche ? OUI. Est-on forcé, pour cela d'admettre la métaphysique de l'extrême-gauche ? NON. » et plus loin « Le marxisme, chez les marxistes se présente comme tel. Nous ne contestons pas encore une fois que l'esprit révolutionnaire du marxisme ait suscité de grands hommes ni de grandes choses. (…) Nous nions sa valeur en tant que dogme* ».

En 1935, Camus adhère au PC, il justifie son choix dans une lettre à son professeur.

" *Les obstacles que j'oppose au communisme, il me semble qu'il vaut mieux les vivre [...] Il me semble que les outrances du communisme reposent sur un certain nombre de malentendus qui peuvent être répudiés sans dommage. C'est ainsi que le communisme diffère parfois des communistes. [...]dans l'expérience (loyale)que je tenterai je me refuserai toujours à mettre entre l'homme et la vie un volume du Capital. Toute doctrine peut et doit évoluer. [...] Davantage que les idées, c'est la vie qui mène au communisme [...] J'ai un si fort désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes*. "

Bien qu'un peu naïve et romantique, on remarque aisément que la position adoptée par Camus est extrêmement lucide.

Nous allons voir que les « obstacles qu'il opposait au communisme », Camus allait les vivre et brutalement !

Son activité au sein du parti fut mise au service de l'éducation populaire. Il fonde le Théâtre du Travail et il écrit avec 3 amis «Révolte dans les Asturies», une pièce qui sera interdite par le maire d'Alger. Il

[3] Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie, Gallimard, Collection Idées n°134

joue et adapte de nombreuses pièces : « Le temps du mépris » d'André Malraux, « Les Bas-Fonds » de Gorki, « Les frères Karamazov » de Dostoïevski…

Camus s'investit donc au sein du PC. A cette époque le PC dénonce encore l'impérialisme de la France qui maintient les indigènes en esclavages et se prépare, une nouvelle fois, à en faire de la chair à canon. En politique, les choses changent vite. Pierre Laval, ministre des Affaires étrangères, rencontre Staline et lui fait part des efforts français face à la montée du troisième REICH et des inquiétudes suscitées par l'arrivée d'Hitler au pouvoir. L'objectif de Laval semble être de prendre l'Allemagne à revers en lui mettant d'un côté la France et de l'autre la Russie. En France, même les plus anticommunistes soutenaient cette alliance. L'ignoble Charles Maurras qui prônait un « nationalisme intégral » et un « antisémitisme d'Etat », justifiait se rapprochement de la façon suivante et fort peu élégante : « *Le boche est près, le Russe est loin* ».

Laval parvient à convaincre Staline qui dans un communiqué publié à l'issue de la rencontre affirme que l'URSS approuve pleinement la politique militaire française.

Bien que largement pacifistes, les communistes français dans une large mesure, le doigt sur la couture du pantalon, suivirent la ligne de Moscou.

Ceux que ces revirements gênaient pouvaient quitter le parti, et s'ils persistaient à être membres, se retrouvaient exclus.

Dans le contexte algérien, ce positionnement de Staline occasionna des effets collatéraux qui devaient marquer fortement Camus. La nouvelle position de Moscou alla de pair, presque naturellement, avec une plus grande compréhension à l'égard des nations impérialistes comme la France et l'Angleterre. Les mots d'ordre du parti communiste évoluèrent donc et l'émancipation des musulmans d'Alger n'était plus à l'ordre du jour. Pire encore, les anciens alliés du Parti communiste algérien (l'étoile nord-africaine) devinrent subitement des ennemis et les communistes algériens d'assimiler les nationalistes algériens aux nazis.

Camus qui, lors de son entrée au PC s'était vu confié la mission d'étudier les problèmes de recrutement en milieu musulman, ne put se satisfaire de cette situation et le fit savoir. Lors de cette mission, Camus avait rencontré de nombreux jeunes militants arabo-berbères courtisés par le PC avant d'être pourchassés. Camus n'eut de cesse de dénoncer ces procédés qui transforment, pour des questions de circonstance, en ennemis les alliés d'hier. Ce faisant, Camus laissait déjà apercevoir les leçons que l'on peut tirer de la lecture de « l'Homme révolté ».

C'est un proche de Maurice Thorez, secrétaire général du PCF, qui sera chargé de mener le procès de Camus et de le confronter aux obstacles du communisme qu'il pensait surmontable.

Une autre rencontre va avoir un impact majeur dans la poursuite de la vie et de la carrière de Camus. En décembre 1930, Il crache du sang, la tuberculose s'invite et bouscule la vie du jeune homme. S'il veut devenir écrivain, il doit se dépêcher. La maladie est, à cette époque, encore souvent mortelle. Hospitalisé, Camus découvre à quel point il tient à la vie, chaque jour devient une victoire sur la mort. Il déclare à son oncle qu'il ne veut pas mourir, comment peut-il en être autrement ! Chez cet adolescent,



amoureux des plaisirs terrestres, de la beauté du monde, la maladie qui arrive sans crier gare n'est pas innocente de la découverte de l'absurde !

Camus ne sera jamais réellement guérit de sa maladie, la mort se rappellera sans cesse à lui et lui de considérer la mort comme nécessaire à la vie car au fond c'est elle qui justifie la vie. Vivre à fond, sans regret car un jour tout s'arrêtera.

Cette maladie eu également un autre impact sur la vie de Camus, elle l'empêcha de passer l'agrégation, il échouera deux fois aux examens … médicaux. Il ne sera donc jamais agrégé, normalien. Certains le considéreront dès lors comme un « *philosophe pour classe terminale* ». Camus ne sera jamais autorisé par la haute sphère intellectuelle à jouer totalement dans la cour des grands. Tant mieux pour ses lecteurs, son œuvre garde une proximité et un respect pour leur intelligence que d'autres ne leur ont jamais témoigné !

La révolte

Voilà le terreau dans lequel l'œuvre toute entière de Camus puise sa source. J'ai fait un choix, clairement subjectif, de passer certains éléments de la biographie de Camus, non qu'ils desservaient mon propos mais parce que je pense que l'essentiel de Camus se concentre dans sa jeunesse. Certains hommes tentent toute leur vie de fuir leur enfance, d'autres font de la fidélité à ces années un principe de vie et d'action. Tel fut le cas de Camus. Peut-il en être autrement d'un homme qui dit, parlant des personnes qui l'ont entourées étant enfant : « *Près d'eux ce n'est pas la pauvreté, ni le dénuement, ni l'humiliation que j'ai senti. Pourquoi ne pas le dire, j'ai senti et je sens encore ma noblesse. Devant ma mère, je sens que je suis d'une race noble : celle qui n'envie rien* »[4]

Je revendique cette lecture personnelle et donc partiale de l'œuvre de Camus.

A cet égard, une précision s'impose. Le fait que la lecture soit partiale ne signifie pas que je compte dénaturer la réflexion de Camus pour l'accommoder à ce que je pense. La partialité s'impose par le fait que, l'œuvre de Camus est tellement riche et foisonnante qu'il faut faire des choix. Et choisir c'est toujours faire preuve de subjectivité !

Je vais donc m'attarder sur l'aspect qui m'a le plus marqué, à savoir sa conception de la révolte.

Un homme pour être estimable doit prêcher d'exemple, il doit dire ce qu'il pense mais surtout faire ce qu'il dit. Cela est encore plus vrai pour l'homme public ! Camus a, ainsi, mené une vie philosophique au sens où l'entend Nietzsche, c'est-à-dire une vie conforme à sa pensée.

Entre ce qui est souhaitable, ce qui est faisable matériellement, ce qui est permis moralement, il y a, à n'en pas douter, des accommodements à faire. Or, choisir c'est toujours renoncer et c'est souvent prendre le risque de se trahir en partie. C'est peut-être de là que vient la complexité de l'œuvre de Camus. C'est la complexité d'un homme qui ne triche pas, d'un homme qui, au contraire de certains de ses contemporains, n'écrit pas pour la postérité.

[4] Carnets II, Cahier VI, pp 332, Coll. Folio, Gallimard, août 2013

 

A titre d'exemple, citons sa conception de la violence. Camus reconnait que la violence est inévitable, comment pourrait-il en être autrement, mais de suite il lui ajoute des limites, des contraintes. Résultat, la droite le considérait comme un écrivain communiste et la gauche comme un moraliste bourgeois. Comme il le dit dans une conférence à la maison de l'Amérique latine, « *la droite me reproche de signer trop de manifestes, la gauche, la nouvelle (et moi je fais partie de l'ancienne) me reproche de n'en pas signer assez. La droite me reproche d'écrire trop mal, la gauche me reproche de le faire trop bien, …* »

C'est cela qui fait que Camus ne saurait devenir un dogme, un maitre à penser, tant est vivace dans son œuvre, le doute, le questionnement, tant il interroge sans cesse. Sa seule certitude dans ce monde absurde qui mérite notre attention : c'est l'Homme.

On ne pense donc pas à travers Camus, on pense à partir de lui. Et penser à partir de lui cela signifie se mettre des limites, affirmer qu'il y a des choses avec lesquelles on ne peut transiger.

Il n'y a pas d'œuvres isolées se plaisait-il à dire. Cette précision devait, probablement, lui être imposée par le nombre de malentendus dont il fut la victime. Cependant, en ce qui concerne l'auteur de « l'*Homme Révolté* », cette précision n'est pas qu'une figure de style, bien au contraire.

S'il est faux de dire que, dès le départ, Camus à une vision claire de son œuvre, il faut constater qu'il élabore assez vite un plan précis de celle-ci. Un élément important pour en juger est la lecture de ses carnets. Neuf cahiers d'écolier dont la rédaction commence (pour ce qui nous est connu) en mai 1935 pour se terminer en décembre 1959. Il ne s'agit pas, loin s'en faut d'un journal, la datation étant plus que parcellaire, voire parfois absente. Il s'agit d'une collection de notes, d'une mosaïque de styles divers composée de note de lecture, plans de romans, journaux de voyage, citations d'auteurs, descriptions de situation.

Pour reprendre les mots de Roger Quillot, spécialiste de Camus, les « carnets » sont les « coulisses » de l'œuvre.

En 1947, on peut lire :

Première série : absurde : «L'étranger», «le Mythe de Sisyphe», «Caligula», «le malentendu».
Deuxième : Révolte : «la peste», «l'Homme Révolté», «Kaliayev»
Troisième : le jugement : «le premier homme»
Quatrième : l'amour déchiré: « le bûcher[5] » (nouvelle), « le séduisant » (théatre)
Cinquième : Création corrigée ou le Système : grand roman, grande méditation + pièce injouable

Trois ans plus tard, les mêmes carnets mentionnent :
« *Le Mythe de Sisyphe (aburde), le mythe de Prométhée (révolte) et le Mythe de Némésis* [6]».
La mort aura empêché Camus de mener à bien ses projets, son œuvre restera littéralement infinie. Sartre, qui pouvait être si aimable avec les morts, comparera l'œuvre de Camus à un disque brisé.

[5] Pour les deux premières séries, Camus évoque d'abord le roman, puis l'essai et enfin les pièces de théâtre. SI on suit la même logique pour la quatrième série, « Le bûcher » devrait être le roman, « De l'Amour » l'essai et « Le séduisant » le titre de la pièce de théâtre. Cette logique semble être confirmée par la cinquième série.
[6] Déesse de la mesure.

Heureusement, au contraire d'un disque brisé, les textes de Camus continuent d'être lus, d'être commentés, d'être source d'inspiration…

Notons également la volonté affichée de développer ces thèmes sous trois formes littéraires différentes (Romans, essais et théâtre). Si l'on y ajoute les nombreuses nouvelles et les articles de journaux, celui qui veut découvrir l'œuvre de Camus n'a que l'embarras du choix. Cette variété se retrouve également dans le style employé tant dans les pièces de théâtre que dans les romans.

Ainsi, certaines pièces de théâtres sont inspirées du modèle grec antique, on y retrouve, par exemple des chœurs, alors que d'autres sont de facture plus moderne et plus accessible comme, par exemple, la pièce « *Les Justes* » qui s'inscrit dans le cycle de la Révolte.

Cette diversité de styles est également présente dans les romans, il faut constater que le choix du style sert également le message. «*L'étranger*» est écrit dans le plus pur style du roman américain. Il s'agit d'un récit à la première personne. Meursault, le narrateur, le « héros », ne dit jamais rien de ce qu'il pense. Tout est dans le non-dit, le non-écrit, on voit sa vie se dérouler, nous suivons l'action par l'œil de Meursault, mais pas d'analyse, ni de description psychologique.

« *La Peste* », quant à elle, est plus une chronique d'un évènement où des personnages se côtoient, échangent, s'opposent et surtout, ont des sentiments. Il n'est pas étonnant de constater que c'est dans le roman où les hommes deviennent humains que la Révolte devient possible. Il s'agit également d'une allégorie, la Peste représente le nazisme et face à elle différents comportements seront possibles.

Mais revenons à la structure de l'œuvre. On sait que Camus avait un plan, on sait qu'il l'a respecté même s'il n'a pu l'achever et que l'on ne peut présumer qu'il l'aurait fait.

L'existence de ce plan permet d'affirmer que pour comprendre la pensée de Camus on ne peut se contenter d'une lecture partielle. Il ne s'agit pas de tout lire, mais de piocher tant dans le cycle de l'Absurde que dans celui de la Révolte. Chez Camus, l'un ne va pas sans l'autre car la seconde est la seule réponse à la prise de conscience du premier.

Le point de départ de la réflexion de Camus est la constatation de l'absurdité de la vie. L'absurde affirme-t-il « *nait de l'appel humain et du silence déraisonnable du monde* »[7]. L'absurde nait d'une contradiction entre le désir d'unité et de transparence que veulent les Hommes et la diversité et l'opacité du monde dans lequel ils vivent. Plus simplement, il nait de ce que l'homme ne peut s'empêcher de vouloir l'unité entre lui et le monde, tous deux unis dans une sorte d'harmonie. Or cette harmonie n'existe pas. L'absurde est donc, chez Camus, une prise de conscience, un point de rupture.

« *Un jour le pourquoi s'élève* » dit-il dans les première pages du « Mythe de Sisyphe » et, poursuit-il, « *penser c'est commencer à être miné* ».
Comme il le souligne dans une nouvelle intitulée « *l'énigme* » : « *L'absurde ne peut être considéré que comme une position de départ* ». Position de départ qui ne préjuge donc en rien de la position d'arrivée.

[7] Le Mythe de Sisyphe, Coll. Folio essais (n° 11), Gallimard

La question que pose donc les premières pages du « Mythe de Sisyphe » est de savoir si le caractère absurde de la vie autorise-t-il encore de donner un sens à la vie ?

Face à cette désillusion, à ce constat que le monde n'est pas là pour nous, quelles solutions s'offrent à nous ?

Le suicide peut sembler être une solution. « *Le Mythe de Sisyphe* » ne s'ouvre-t-il pas sur cette phrase : « *il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide*. »

Pour Camus, le suicide est une fuite en avant et ne résout pas la question de l'absurde. Le monde n'est pas absurde en lui-même, l'absurde c'est la confrontation de l'homme et du monde. Supprimer, via le suicide, un des deux éléments de la confrontation ne résout pas, selon lui, la confrontation. Bien au contraire, elle élude un élément primordial. La solution ne passe donc pas par le suicide, bien au contraire. Pour surmonter l'absurde, il faut vivre. Vivre, mais pas n'importe comment, vivre en osant affronter « le silence du monde ».

Camus dénonce donc ce qu'il nomme le suicide philosophique, c'est-à-dire le recours à la transcendance.

Il y a suicide philosophique lorsque, pour vouloir faire face à l'absurde l'homme s'en remet à la transcendance. Quand il croit, malgré ce que nous offre le monde, en un sens supérieur. Un sens qui nous serait caché à nous mortel mais qui existerait bel et bien et qui permettrait, s'il nous était connu, de combler le silence du monde. Bref, quand pour justifier ses inquiétudes, l'homme fait appel à Dieu. Quand il se met à croire à une cohérence globale qui nous serait inintelligible.

Cette fuite en avant, cet appel à la transcendance n'est pas l'apanage des religions, elle l'est également, pour Camus, dans toutes les doctrines politiques qui placent leur objectif dans la création d'un monde meilleur et qui, se faisant, sacrifient le présent, bel et bien réel, au nom d'un hypothétique futur.
En rejetant toute transcendance, Camus pose les bases d'une morale du présent, une morale désespérée en ce qu'elle ne se projette pas demain mais se contente d'assumer humblement « l'aujourd'hui ».
Ni le suicide physique, ni l'espoir ne sont donc des réponses à l'absurdité de la vie. La seule réponse possible est de faire face, d'affronter notre condition, non pas en essayant de donner un sens au monde, nous ne le pouvons, mais en tentant de donner un sens à notre vie.

Nous avons donc les bases d'une morale de l'action et du présent. Une morale sombre en ce qu'elle ne cherche pas le « HAPPY END », mais une morale lucide. Une morale à notre portée, à hauteur d'homme. Camus ne s'intéresse qu'aux vérités qui pourrissent, c'est-à-dire à celles qui sont vivantes. Seules celles-là dit-il sont dignes de son intérêt. « *Qu'ai-je à faire d'une vérité qui ne doive pas pourrir?* » s'interroge-t-il dans la nouvelle « *Le désert* ».

Une morale de l'action aussi. Face à un monde muet, c'est à nous de parler, à nous de combler les silences, à nous d'apporter les réponses.

« *Je tire donc de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté et ma passion. Par le seul jeu de la conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort et je refuse le suicide* »

Le symbole même du héros tragique est, pour Camus, Sisyphe, condamné par les dieux à rouler, sans cesse, son rocher au sommet d'une colline pour le voir ensuite dévaler la pente.

Pour lui, la vie est absurde, ou parait l'être. Il lui suffirait de dire « stop », d'arrêter de pousser et de se laisser écraser par son rocher pour en finir.

Pourtant, Sisyphe ne se laisse pas aller à cette extrémité, Sisyphe ne pose jamais l'acte ultime. Face à l'absurde, face aux Dieux, Sisyphe fait le choix de la révolte. En poursuivant cette besogne inhumaine, Sisyphe défie les dieux. Sisyphe doit donc être considéré comme le premier Révolté de Camus. Voilà pourquoi, comme le souhaite Camus à la fin de cet essai, il faut l'imaginer heureux.

Ne pas renoncer face à l'absurde et se dresser fier et droit face à ceux qui nous oppriment est la première leçon à tirer de l'œuvre de camus. C'est dans son combat quotidien que Sisyphe donne un sens à sa vie, qu'il tire et justifie son humanité.

L'attitude de Sisyphe est le préalable nécessaire à toute action. Avant d'agir pour les autres, il est nécessaire de se mettre en accord avec soi-même. Dans une interview du 12 mai 1959, quelques mois avant sa mort, Camus a ces mots qui résonnent comme LE trait d'union entre le « Mythe de Sisyphe » et « L'Homme révolté »: « *il faut être heureux, pour bien aider les gens* ».

En agissant de la sorte, Sisyphe défie les dieux, il les égale, il les dépasse. Il fait la preuve qu'il y a, dans l'Homme, quelque chose d'irréductible, une flamme qui brille, une flamme qui peut embraser…

Mais pour embraser, il faut dépasser la solitude de Sisyphe, le héros absurde, puni par les dieux pour avoir voulu trop profiter de la vie.

Il faut passer à Prométhée voué au supplice sur une montagne de Scythie pour avoir tenté d'apporter le feu aux hommes.

Il faut passer du solitaire au solidaire!

C'est ce que traduit Camus, dès le début de l'Homme Révolté par cette phrase : « *Je me révolte, donc nous sommes* ». C'est ce qu'exprime aussi la manière, fort différente, dont sont rédigés les romans « L'étranger » et « La Peste ». Le premier est l'histoire d'un homme, le second est une histoire « d'hommes ». « L'étranger » semble ne faire que passer dans le monde, les héros de la peste agissent sur lui ou tentent de le faire.

Ces deux essais « Le Mythe de Sisyphe et « L'homme Révolté » sont à lire dans le prolongement l'un de l'autre, ils sont les deux faces d'une même pièce, le second tirant les conséquences du premier.

Ainsi, dès le début, Camus considère que le Mythe de Sisyphe est un texte provisoire et les nombreuses références au suicide dès l'introduction de L'Homme Révolté nous amène déjà à considérer ce dernier comme la suite. Camus nous y invite d'ailleurs, lorsqu'il considère que l'Homme Révolté « *se propose de poursuivre, devant le meurtre et la révolte, une réflexion commencée autour du suicide et de la notion*

d'absurde »[8].Dans le cycle de l'absurde, Camus constate, nous l'avons vu, que le seul problème philosophique vraiment sérieux est la question du suicide. Dans ses Carnets, il fait débuter la révolte par cette phrase : « *Le seul problème moral vraiment sérieux c'est le meurtre… »*[9].

Ce qui rassemble ces deux phrases met encore plus en évidence ce qui différencie les deux essais. Avec le suicide, on est dans une réflexion individuelle. Avec la question du meurtre, on passe au collectif.

Dans une première version, L'Homme Révolté de Camus était un fonctionnaire. Cette image du fonctionnaire est reprise dans un article intitulé « *Défense de l'Homme révolté* ». On ne peut s'empêcher d'y voir une illustration de l'absurdité de la vie telle qu'il l'a décrite dans le « Mythe de Sisyphe » : «lever, tramway, travail, tramway, … ».

Mais alors, qu'est-ce que l'homme révolté ?

Alors que l'homme absurde devait faire face à une tension entre son besoin de comprendre le monde et le silence assourdissant de ce dernier, l'homme révolté doit, pour sa part, faire face à une autre contradiction entre son légitime souhait de révolte et l'obligation de la maintenir dans sa pureté de départ, c'est à dire de ne pas la pervertir.

Je m'explique.

Pour Camus, un homme révolté est un homme qui dit non « *mais* (précise-t-il) *s'il refuse, il ne renonce pas* ». Bien au contraire, s'il dit non, c'est pour affirmer quelque chose.

Et Camus de prendre l'exemple de l'esclave qui, un moment se lève et dit « non », dit « trop c'est trop ». Ce «non» pose donc une limite. La révolte repose donc sur le refus d'une situation donnée et sur l'existence d'un bon droit ou, pour être plus précis, sur l'impression du révolté d'être en droit de…

Le mouvement de révolte fait donc apparaitre un jugement de valeur. La révolte est, elle aussi, une prise de conscience qui peut naitre chez l'opprimé, mais qui peut également naitre à la vue d'une injustice. Pour Camus, ce volte-face du révolté qui, soudain, défie le maître, ne courbe plus l'échine est l'affirmation qu'il y a en lui quelque chose qui vaut la peine, quelque chose qui mérite le respect et ce quelque chose est le fait d'être un Homme. En affirmant son humanité, « L'Homme Révolté » de Camus fait de sa révolte une révolte commune à tous les hommes. Revendiquer son Humanité c'est, de fait, la reconnaitre à tous.

Je ne nie pas le maitre en tant qu'homme, je lui renie le droit d'être mon maître. Comment dès lors trouver une règle de conduite pour éviter que le légitime mouvement de révolte ne se retrouve perverti en niant ce qu'il cherchait à affirmer (l'humanité).
Une des interrogations de Camus, est, après avoir constaté l'absurdité du monde, comment éviter de sombrer dans le nihilisme, qui peut être une tentation pour le militant de gauche.

Cette tentation nihiliste peut être illustrée par Ivan Karamazov.

---

[8] In L'Homme Révolté
[9] Albert Camus, Carnets II, janviers 1942 – mars 1951



Ivan Karamazov face à la douleur d'un enfant rend son billet à Dieu et constate que « si Dieu n'existe pas alors tout est permis ». Pour Ivan Karamazov, la violence faite à un enfant fait naître son indignation. Cette souffrance n'est pas soluble dans un bonheur futur dont elle serait de plus et paradoxalement, la condition nécessaire. Ivan Karamazov voit dans la souffrance d'un enfant, permise par dieu, l'absence de limites. Il en conclut que, si Dieu n'a pas de limites, pourquoi lui en tant qu'homme, s'en donnerait-il ? Pour Ivan Karamazov, cette « permissivité totale » n'est pas une libération, bien au contraire, lui qui aime les hommes en vient à légitimer le meurtre.

Voilà comment Ivan Karamazov passe de l'indignation, c'est-à-dire du refus de ce qui est, au meurtre. Il le fait en toute logique dès l'instant où il se met à raisonner sa révolte.

La résistance aux tentations du nihilisme, voilà, pour moi, la question politique la plus pressante, la plus importante qui soit et Camus est d'une importance capitale en la matière.

La révolte ne peut se passer de mémoire. Constamment, L'Homme Révolté devra s'interroger pour voir si son mouvement de révolte reste fidèle à son point de départ ou s'il sombre dans la tyrannie et la folie.

C'est à l'aune de ce critère que Camus va interroger différents mouvements de révolte.

Intéressons-nous plus particulièrement à ce que Camus nomme la révolte historique qui n'est rien d'autre que la Révolution. Camus s'interroge sur le fait de savoir pourquoi les révolutions trahissent trop souvent l'idéal affirmé dès le début du mouvement de révolte ou, plus simplement, alors que la révolte affirme l'humanité, pourquoi la révolution s'accommode-t-elle si facilement du meurtre ?

Cette question peut-être illustrée par la dispute entre les deux libérateurs de l'Amérique latine du XIX siècle, Bolivar (le libérateur du Nord) et le Général San Martin (le Libérateur du Sud). A l'issue du processus de libération, la question de la prise de pouvoir allait naturellement se poser et opposer les deux hommes. San Martin se retira en affirmant que « le sabre du libérateur se transforme en sabre du tyran après la victoire ». D'un même mouvement de révolte peut naitre l'émancipation ou la tyrannie.
Sa critique du marxisme lui vaudra de se brouiller définitivement avec Sartre, alors compagnon de route de Moscou, et qui déclara plus tard « qu'un anticommuniste est un chien » (1961) et qui estimait qu'il ne fallait pas désespérer Billancourt (Usine renault de Boulogne-Billancourt, bastion du PC) c'est-à-dire qu'il ne fallait pas dire aux ouvriers toute la vérité sur le régime soviétique afin de ne pas les décourager.

Pour Camus, le marxisme est d'inspiration révolutionnaire en ce qu'il a donné une méthode d'analyse critique des plus remarquables et des plus efficaces. Cependant, poursuit-il, Marx est également un prophète bourgeois qui avait la vision courte de son siècle, c'est-à-dire qu'il plaçait le progres et donc l'avenir au-dessus de tout.
C'est cette pensée que demain vaudra – vaut - mieux qu'aujourd'hui, que conteste notamment Camus et qui est, pour lui, la cause première de la perversion du mouvement de Révolte.

Si l'histoire suit une courbe ascendante vers plus de Progrès, plus de bonheur, aujourd'hui ne vaut rien ou si peu. La fin permet donc de justifier les moyens, mêmes les plus extrêmes.

Cette mise en avant de la fin sur les moyens, Camus ne peut l'accepter (souvenons-nous de son passage éclair au parti communiste). Il ne veut pas sacrifier la morale à la politique, bien au contraire, il veut soumettre la seconde à la première.

C'est très certainement Camus qui crie à travers Kaliayev, le héros des Justes cette phrase sublime : « *Oui! Mais moi, j'aime ceux qui vivent aujourd'hui sur la même terre que moi, et c'est eux que je salue. C'est pour eux que je lutte et consens à mourir. Et pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte* »[10].

Pour rappel, « Les Justes » relatent l'histoire vraie d'un groupe de révolutionnaires voulant renverser le Grand-duc. Kaliayev est désigné pour jeter la bombe sous le carrosse. Il accepte sa mission mais, lorsque le Grand-duc passe devant lui, il ne peut se résoudre à poser son geste. Le Peur ? Non, bien au contraire. Dans le carrosse du Grand-duc se trouvent deux enfants, ses neveux et Kaliayev, que Camus appellera un meurtrier délicat, se refusera à tuer des innocents. De retour près des siens, Kaliayev s'engueule, littéralement, avec Stefan qui lui reproche d'avoir failli à sa mission en faisant preuve de sentimentalisme pour cacher sa lâcheté.

Stefan est l'archétype du révolutionnaire fidèle au catéchisme révolutionnaire de Netchaïev[11] pour qui « *Le révolutionnaire est un homme condamné d'avance : il n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments ni attachements, ni propriété, ni même de nom. Tout en lui est absorbé par un seul intérêt, une seule pensée, une seule passion - La révolution.* »

Kaliayev refuse de se faire traiter de lâche mais pose des limites à son engagement révolutionnaire. Il fera exploser le carrosse du Grand-duc lors d'une seconde tentative, il sera arrêté et, dans sa geôle, recevra la visite de la Grande Duchesse qui lui proposera de se racheter en faisant le saut vers Dieu.

Kaliayev refusera, il veut mourir car on ne peut tuer impunément. Ainsi, en voulant mettre fin à l'entretien avec la Grande-duchesse il dit : « *Laissez-moi me préparer à mourir. Si je ne mourais pas c'est alors que je serais un meurtrier* ».

Voilà sur quoi se termine le cycle de la révolte, sur la mesure.

On se souvient que « le Mythe de Sisyphe » laissait entrevoir la révolte en nous invitant à l'imaginer heureux.

On se souvient que Camus, après avoir évoqué Sisyphe et Prométhée voulait traiter du mythe de Némésis, déesse de la mesure qui, d'après les Carnets, devait impitoyablement détruire ceux qui avaient dépassé la mesure.
J'aime à penser que le final de « l'Homme Révolté intitulé » « La pensée du Midi » et véritable enseignement de ce livre préfigure ce qu'aurait pu être ce Mythe de Némésis.

La Pensée du Midi est un chef d'œuvre tant de littérature que de morale.

---

[10] Albert Camus, Les Justes, Gallimard, Folio théâtre n°111
[11] NETCHAÏEV Sergueï Guennadievitch (1847-1882) a écrit « Le catéchisme révolutionnaire » en 1866

La pensée du Midi impose de ne pas séparer la Révolte de l'Amour. Camus constate que tous ceux qui ont perverti l'idéal de Révolte en sombrant dans le meurtre, en méprisant la vie humaine, se sont pris pour des dieux. En effet, dans Caligula, il affirme, *« Il n'y a qu'une façon de s'égaler aux dieux: il suffit d'être aussi cruel qu'eux.* »

Voilà pourquoi Camus dit de Kaliayev qu'il se refuse à être dieu en refusant le pouvoir illimité de tuer. Il faut se donner d'autres règles et la seule qui soit pour Camus est « d'apprendre à vivre et à mourir et, pour être homme, refuser d'être dieu »

Cette phrase contient pour moi une éthique fondamentale, puissante, il faut toujours placer nos luttes au niveau des hommes, au niveau de ceux qui souffrent. Eviter de parler pour eux, mais parler avec eux !

Cet appel à la mesure et aux limites avait valu à Camus des critiques acerbes de la part d'une certaine gauche. Lors d'une conférence en 1955, Camus précise « *La mesure n'est rien d'autre, pour nos intellectuels, que la diabolique modération bourgeoise. Or il n'en est rien. La mesure dans l'hellénisme, a toujours été la reconnaissance de la contradiction et la décision de s'y maintenir* ». Le révolté conscient que son mouvement qui part d'une intention louable porte en lui les germes de la négation, devra sans cesse s'interroger pour ne pas le pervertir. C'est en cela que la mesure est difficile mais nécessaire pour rester fidèle. C'est un exercice à renouveler sans cesse, c'est une manière de vivre, peut-être la plus difficile qui soit car elle exige un effort quotidien, elle ne tolère aucune faille.

La mort prit rendez-vous avec Camus, un Camus guéri en partie de la maladie mais qui l'affaiblissait depuis son adolescence, un Camus heureux qui venait de s'acheter une villa à Lourmarin, un Camus qui écrivait le « Premier Homme », roman de l'Amour, roman infini, roman que l'on aime à imaginer comme son chef d'œuvre.

La mort qui s'invite et laisse une œuvre en suspend…

« *Et dire que tout à l'heure, quand je rentrerai chez moi, il suffirait d'un choc accidentel pour que mon corps fût détruit, et que mon esprit, d'où la vie se retirerait, fût obligé de lâcher à jamais les idées qu'en ce moment il enserrait, protégeait anxieusement de sa pulpe frémissante et qu'il n'avait pas eu le temps de mettre en sûreté dans un livre.*

Maintenant, me sentir porteur d'une œuvre rendait pour moi un accident où j'aurais trouvé la mort plus redoutable, même (dans la mesure où cette œuvre me semblait nécessaire et durable) absurde, en contradiction avec mon désir, avec l'élan de ma pensée, mais pas moins possible pour cela puisque les accidents, étant produits par des causes matérielles, peuvent parfaitement avoir lieu au moment où des volontés fort différentes, qu'ils détruisent sans les connaître, les rendent détestables, comme il arrive chaque jour dans les incidents les plus simples de la vie où, pendant qu'on désire de tout son coeur ne pas faire de bruit à un ami qui dort, une carafe placée trop au bord de la table tombe et le réveille. »[12]
De carafe qui se brisa il n'y eu point, juste une voiture qui s'écrasa contre un platane !

[12] Proust, Le temps retrouvé.

 

Conclusion : pourquoi Camus ?

Oui, « Pourquoi Camus ? ».

Camus fait partie de mon Panthéon personnel où il est accompagné de Salvador Allende, Pierre Mendes-France , Jean Jaurès et Antonio Gramsci. La différence entre Camus et les autres est qu'il en fait partie depuis plus longtemps. C'est ma première rencontre marquante et, comme toute les premières fois, elle reste inoubliable.

Malgré tout, je ne peux passer sous silence le respect et l'admiration que j'éprouve pour Salvador Allende et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, sa conception du socialisme, du vrai, de celui qui peut se contenter d'un « s » minuscule car il n'a pas besoin d'essayer de se convaincre qu'il n'a pas trahit ses idéaux, est un exemple pour moi.

Adolescent, lors d'une discussion avec mon Père, je lui avais fait part de ma réflexion sur la révolution que je pensais inéluctable. Je parle de révolution violente. Même si je ne la prônais pas, il fallait nous y préparer car nous ne pourrions nous contenter d'être des spectateurs, nous ne pourrions laisser la main à d'autres. J'appris plus tard que cette analyse l'avait choquée. L'exemple de Salvador Allende nuance et confirme en même temps mes propos d'adolescent. La révolution est inéluctable si, de manière démocratique, on n'arrive pas à imposer des transformations sociales majeures. A cette égard, l'expérience menée par le Gouvernement Allende est un exemple car elle prouve que la transition démocratique vers le socialisme est possible (peut-être est-ce pour cela que l'on parle si peu d'Allende). Mais, et j'en viens à ma deuxième raison qui me font respecter et prendre pour exemple Salvador Allende : comment se défendre face à un adversaire, un ennemi qui se permet tout ? Comment, en tant qu'humaniste, progressiste, ne pas devenir des barbares face à la barbarie ? Voilà quelques-unes des questions que j'estime les plus pressantes en tant que père et militant syndical.

Si une telle transition se réalisait, il ne faudrait pas éluder la question de la défense de ce régime en évitant le double écueil de la barbarie et de la naïveté. Il faut apprendre des réussites d'Allende, mais plus encore de son échec !

Outre cette différence minime qui fait que Camus m'accompagne depuis 20 ans, ce qui caractérise ces 5 hommes est qu'ils tirent toutes les conséquences des actes qu'ils posent, ils veulent, toujours, être en accord avec eux-mêmes. Il s'agit là de 5 facettes de la gauche qui, chacune à leur manière, ne sacrifie pas leurs principes au nom d'un pragmatisme de mauvais aloi qui cache plus de défaites et de renoncements qu'il n'engendre de victoires fussent-elles minimes.

Ma première lecture d'un livre d'Albert Camus fut « L'étranger », à l'âge de 14 ans. Ce n'est pourtant pas ce bouquin qui a eu la plus grande influence sur moi. Il m'a, certes, fait découvrir un auteur mais c'est quelques années plus tard, avec la lecture de « l'homme révolté », que débutera réellement ma passion pour Camus. Ce livre aura une réelle influence sur moi car il entrait en écho, en résonnance, avec mon quotidien, avec mes doutes, mes interrogations, mes craintes aussi.

Voilà peut-être un des premiers enseignements que je peux tirer, une rencontre ne dépend pas seulement des deux personnes qui se rencontrent, mais également du moment où cette rencontre se produit…A cet égard, la lecture de « l'Homme Révolté » tomba à point nommé.

Très tôt, je me suis affilié au PS, ce choix me semblait, à l'époque, logique. Cette affiliation traduisait l'envie de m'investir en faveur d'un projet de société, elle ne pouvait aller de pair qu'avec un véritable engagement militant. C'est ainsi que, pendant quelques années, j'ai été, tour à tour, membre du Bureau de l'USC de Verviers, secrétaire des Jeunes socialistes de Verviers et (très brièvement) président des étudiants socialistes liégeois. Je pensais militer longtemps au sein de ce parti.

J'eu rapidement la sensation que mon engagement politique ne pourrait se concrétiser au sein du PS. La machine est puissante, bien rôdée et, à maints égards, littéralement impressionnante. Mais elle a (pour l'instant du moins) abandonné toute idée de transformation sociale et, en refusant d'oser remettre en cause le système capitaliste et donc en le présentant, même implicitement, comme un horizon indépassable. Ce parti se contente de gérer le présent, peut-être le fait-il mieux que les autres. Peut-être, mais ce n'est même pas certain ! En période de crise, et ma génération a toujours connu la crise, la gauche ne peut se permettre de gérer le présent, elle ne peut se contenter d'être un palliatif aux excès du système. On n'attend pas qu'elle fasse « moins pire » mais qu'elle « fasse mieux ». Je quitte donc le PS et me rapproche de mouvements politiques plus contestataires, plus radicaux. Mais, les dérives autoritaires, l'idéologie devenue dogme ne pouvait rencontrer non plus mon adhésion.

Bref, j'étais de gauche mais ne me retrouvais nulle part. Peut-être est-ce cela que veut dire Bedos lorsqu'il affirme que c'est difficile d'être de gauche surtout quand on n'est pas de droite !

Je me rapproche donc, idéologiquement et assez naturellement, de la mouvance libertaire qui, à bien des égards, garde une place particulière dans mon cœur et ma réflexion politique. Rapprochement qui n'est pas étranger à mon lien avec CAMUS mais dont j'appréhende également toutes les limites. La gauche libertaire est une auberge espagnole, c'est ce qui en fait sa beauté mais également sa complexité.

Quoi de commun entre Bakounine qui veut abolir la propriété privée et un Proudhon qui en fait l'apologie ?

Quoi de commun entre le combat féministe de la grande Louise Michel et la misogynie du même Proudhon ?

Quoi de commun entre le communisme de Kropotkine, l'individualisme d'Emile Armand, le pragmatisme de Malatesta ou la violence de Ravachol ?

Ce bref détour autobiographique pour expliquer pourquoi la lecture de « L'Homme Révolté » a eu un tel effet chez moi.
Le drame actuel de Camus est qu'il est récupéré dans une version qui tente de concilier la « chèvre et le chou ».

Les contradictions de Camus et son appel à la mesure servent, pour d'aucun, à justifier l'immobilisme, le pragmatisme.

La pensée du midi offre une exigence éthique fabuleuse, loin du pragmatisme mortifère. Cette pensée du midi nous rappelle qu'un de nos devoirs est d'être intransigeant quoi qu'il en coûte, qu'il y a des Valeurs et des Principes sur lesquels on ne peut transiger. Ce respect inconditionnel de valeurs et de principes suppose que, dans notre Combat, nous gardions toujours à l'esprit que tous les moyens ne se valent pas et que les seuls qui sont à notre portée sont ceux qui sont en accord complet avec nos valeurs et principes.

S'imposer des limites ne signifie donc pas, pour Camus, faire preuve de modération. Bien au contraire, s'imposer des limites est une exigence de notre radicalité, toute révolte se fait contre les dieux.

Aujourd'hui on sait qui domine, une étude[13] récente recense les liens existant entre les 43.000 sociétés transnationales du monde, 480000 autres sociétés importantes et les 77.500 plus gros actionnaires mondiaux. Un des principaux enseignements est l'interconnexion existant entre ces acteurs. Un groupe composé de 36% des transnationales réalise 94% des bénéfices de l'ensemble des sociétés. Pire encore, les auteurs identifient un noyau dur, le cœur du système financier, composé de seulement 1.347 sociétés, dont 147 seulement contrôlent 40% du revenu d'exploitation de toutes les transnationales !

Après avoir identifié qui domine, qui tient les rênes, il faut que toutes les revendications, actions, s'inscrivent dans une remise en cause de ce système qui opprime. Il faut, pour paraphraser Nietzsche, faire de la politique à coup de marteau. Chaque loi, chaque action de la gauche doit faire vaciller ce système.

Deuxièmement, un projet de progressif et libérateur pour l'homme doit être positif. Il faut se battre pour quelque chose qui en vaut la peine. S'opposer s'est affirmer quelque chose, il faut oser parler de droit au Bonheur, du droit à vivre heureux oser dénoncer des inégalités sans cesse croissantes. Il ne s'agit pas de vouloir « faire la peau au système » pour le plaisir, parce qu'on s'ennuie. Non, il faut en changer car c'est un système qui opprime.

La société n'est que le résultat d'un rapport de force qui s'exprime en son sein et à un moment donné, rien n'est immuable !

Troisièmement, il faut inscrire notre « Révolte » dans le présent ne rien espérer. Car, « espérer » c'est s'en remettre à demain. L'espoir est un poison qui intoxique le présent au nom d'un hypothétique futur, il est asservissement à un dogme, un leader, une église. Pour reprendre les mots de Spinoza : « il nous sépare de notre puissance d'agir ».

Il faut bien le constater, que cela me plaise ou non, notre temps ici-bas est compté et tant de choses sont à faire que nous ne pouvons-nous offrir le luxe de l'inaction, de la passivité.
Hier n'est déjà plus, et demain n'étant pas encore, seul le présent est accessible. Seul le présent nous offre un terrain pour agir. Les actions que l'on mène aujourd'hui pour une autre redistribution des richesses par exemple ne doivent pas répondre à un projet de société future, elles doivent répondre à

[13] S. Vitali, J. Glattfelder, S. Battiston, « The network of global corporate control », 2011, http://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0025995.

une nécessité du présent et permettre d'ouvrir le champ des possibles de la lutte pour les générations pour qu'elles puissent s'appuyer sur les combats que nous avons menés pour mener les leurs.

Se révolter face à l'injustice, à la crapulerie, aux inégalités, n'est pas un droit, mais un devoir. Laisser faire face à des migrants qui meurent en méditerranée, laisser faire face à un gouvernement qui persécute les plus faibles, appauvrit les travailleurs, fait des économies dans les soins de santé, vole une partie de nos salaires et de nos vies en retardant l'âge de la pension, c'est bien sûr prendre le risque de perdre des droit conquis par la lutte mais c'est également prendre le risque de faire s'éteindre la flamme de l'indignation et de la révolte dans les yeux de ceux qui demain voudront lutter pour un monde meilleur et cela sera extrêmement difficile. Voilà peut-être la seule concession que l'on peut faire au futur, cette responsabilité qui est la nôtre de montrer que l'on a raison de dire « Non »
Je le fais pour trois étoiles qui représentent toutes les étoiles du monde.

Postface

Le parcours de cet écrit, a donné la mesure de l'impact d'une rencontre littéraire et philosophique sur le devenir d'un homme. De ses possibles « Révoltes », de ses prises de conscience et de la société qu'il veut. Les lectures et la découverte d'autres points de vue ouvrent l'esprit- l'esprit critique – cher à l'émancipation individuelle et collective. Elles confrontent les peurs, les certitudes, les désirs, les souhaits.

Elles permettent de se construire, de s'affirmer et de prendre sa place dans la société.

Camus a été pour Laurent cet horizon.